L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Journal 72 fois de la Liberté.

NOUVELLE-ORLEANS:

DIMANCHE MATIN, 17 MAI.

FEUILLETON.

LES INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

SECONDE PARTIE.

PASSE-PARTOUT.

XV.

LUCIE GAUTIER—Suite.

La jeune femme, assise devant un guéridon, lisait à la lueur d'une lampe garnie d'un abat-jour.

Auprès d'elle se trouvait le berceau de son enfant.

L'enfant dormait, le sourire aux lèvres, de ce sommeil qui est une des bénédictions du Seigneur.

Une grande pâleur régnait encore en maîtresse en ce visage sur le visage de la jeune femme.

Mais ses traits, nagnère encore atrophiés par la douleur, avaient repris leurs lignes régulières, le sang et leur plénitude.

Elle était belle comme la Niobé antique.

On sentait qu'une douleur irrémédiable avait pesé sur elle, mais l'expression mélancolique de ses yeux témoignait, les épaules tombées de sa chaise, que toute agitation avait cessé.

Elle, s'échappant, s'exhalant comme un parfum, toute sa personne.

Vous le voyez, monsieur, je vous attends, dit-elle à M. Lenoir en le prenant de s'asseoir.

Le commis-voyageur obéit.

Vous avez droit, d'un enfant, d'un autre, je suis tranquille. Je me sens près de bienveillance et pourtant, hélas! Dieu seul sait le bonheur est encore fait pour moi.

Vous me m'en voulez donc pas trop de vous faire veiller si tard?

—Vous en voulez, moi, qui vous doit tant!

—Ne parlons pas de cela.

—Il est supposé que d'importantes affaires vous retiennent.

—C'était vrai.

—Il allaient, je dors pas. Vous le savez, monsieur, mon seul plaisir, ma seule joie, est de veiller sur le sommeil de mon fils, le seul bien qui me reste au monde.

M. Lenoir la regardant avec un certain attendrissement.

Vous êtes ingrate pour vous amis, Lucile; lui dit-il, vous les oubliez, mais ils ne vous oublient pas, vous!

—Mes amis! en si je?

—Que suis je donc?

—Vous, monsieur!.....C'est vrai, je suis ingrate.....mais vous vous intéressez à moi depuis si peu de temps, cher monsieur Lenoir, que je n'ai pas encore pris l'habitude de votre sympathie.

Ma visite de cette nuit n'est-elle pas une preuve irrécusable!

Il faut me pardonner, monsieur.....malgré les bienfaits dont vous m'accables, sans que je devine la raison de votre bienfaisance, je souffre beaucoup.

—Vous manque-t-il quelque chose?

—Rien.

—Est-ce le moral ou le physique qu'il faut soigner en vous?

—Ah! cher monsieur.....ce portrait! ce portrait! pourquoi s'est il rencontré vous mes yeux!

m'amour-t-elle d'une telle douleur!

—Il sera fait par effet du hasard!

—Non pas!

Du reste, que vous ayez ou que vous n'ayez pas rencontré ce portrait qui vous a bouleversée, en quoi votre position, que vous acceptiez chrétiennement hier, est-elle changée aujourd'hui? Voyons, mon enfant, soyez raisonnable.

Lucile s'essuya les yeux sans répondre.

M. Lenoir remplit les chiens.

—Voyons, ma chère enfant, continua-t-il, conter moi.

—Dites, monsieur.

—Je suis envoyé près de vous par votre ami le plus cher.....Par qui?

—L'homme qui vous a sauvée.

—Pourquoi ne vient-il pas lui-même?

—Vous le saurez plus tard.

—Pourquoi ne l'a-t-il pas revu depuis cette triste nuit? Pourquoi quelle raison s'est-il obstiné, malgré mes prières, soustrait au témoignage de ma reconnaissance?

—Le lendemain même, quelques heures après s'être occupé de vous et de votre enfant, il s'est vu contraint de partir pour un long voyage.

—Quand reviendra-t-il?

—Je l'ignore.

—Vous avez des ses nouvelles pourtant?

—Oh.....puisque je vous apporte ses instructions.

—Aurait il découvert? ...demanda-t-elle vivement, ne pas vous contenir l'agitation nerveuse qui peu à peu s'emparait de tout son être.

—Rien encore, mon enfant.

—Hélas! c'est pour mon fils seul que je désire savoir.

—Mais preuve courage, continua Martial Renaud; la vengeance, ou plutôt la justice divine, marche d'un pas lent et mais toujours sûr. Un jour l'homme qui a causé vos malheurs sera puni. Vous serez vengée.

—Vengée! Et elle triomphant, cette vengeance me rendra-t-elle ma vie perdue, ma félicité détruite, tous les rêves d'avenir que je faisais, brillants et purs!

—Elle vous donnera toujours une réparation nécessaire à votre honneur entaché, elle donnera peut être un nom honoré, sinon honorable, à votre fils.

Et si je n'accepte pas cette humiliante réparation, si je préfère que mon fils ne fasse un nom, plutôt que de prendre celui du bourreau de sa mère!

—Vous serez libre, Lucile.....et à partir de ce jour-là, vous marcherez la tête plus haute, le cœur plus léger.

Lucile pleurait.

Les paroles de M. Lenoir calmaient en double l'endormissement, mais elles ne parvenaient pas à l'effacer, à la chasser complètement.

Elle reprit.

—Excuses moi, monsieur, je ne suis pas encore maîtresse de mes sensations, quand je me reporte au souvenir de l'horrible attentat qui a fait tout mon malheur.

—Votre douleur est si légitime, que je n'ai rien à excuser dans vos paroles.

Je me sens plus forte maintenant. Parlez, mais sur, je vous écoute.

—Chère enfant, votre protecteur inconnu veille sur vous de loin, comme il veillerait de près. Voici la mission dont il m'a chargé.

—Parlez.

—Tout d'abord, persuadez vous le bien, vous êtes tout à fait libre de refuser ou d'accepter les propositions que je viens vous faire en son nom.

—Je les accepte d'avance.

—Votre situation demeurera la même. On ne désire qu'une seule chose.

—Laquelle?

—Vous voir heureuse. On ne impose rien.

—Cher monsieur Lenoir! lui en lui saisissant la main et en la serrant avec affection.

Elle resta silencieuse quelque minutes, se penchant sur le lit de son fils, elle l'embrassa tendrement.

—Continuez, dit-elle. De quoi s'agit-il?

—Je vais vous rapporter les propres paroles de celui qui s'intéresse tant à vous. Notez le bien, Lucile, c'est un ami que ces paroles ont été adressées; je ne connaît qu'un écho fidèle. Ecoutez moi comme si vous entendiez votre sauveur lui même.

Lucile lui prêtait une attention religieuse.

—Lucille Gautier, m'a t-on dit, est une enfant des grèves bretonnes. Élevée sur les bords de l'Océan armoricain, en vue des rochers de Belle-Isle à contempler les grands horizons. Elle a plus tendre enfance, elle respirait les âcres senteurs, les rudes saveurs de la mer. C'est ce qui le mine, ce qui la tuera, si l'on ne rendant rapidement à cette nostalgie du Finistère.

La jeune femme suivait avec stupéfaction la parole claire de M. Lenoir.

Sa douce vie lui apparaissait subitement; elle se revoyait enfant, courant dans le sable mouillé; jeune fille, aidant les pêcheurs par les grèves. Elle voyait défiler devant ses yeux ses jours par les mêmes douleurs et ses douleurs et ses douleurs d'enfant et de jeune fille.

Pour une espérance pourtant pour elle à l'horizon de son avenir.

Elle attendait haletante ce que M. Lenoir allait lui dire encore

M. Lenoir reprit:

Oui, Lucile. Aujourd'hui, la pauvre enfant, réfugiée à Paris, dans une chambre étoilée, vivant avec son enfant, qui lui fait oublier ses douleurs, ne pas vous contenir l'agitation nerveuse qui peu à peu s'emparait de tout son être.

—Rien encore, mon enfant.

—Hélas! c'est pour mon fils seul que je désire savoir.

—Mais preuve courage, continua Martial Renaud; la vengeance, ou plutôt la justice divine, marche d'un pas lent et mais toujours sûr. Un jour l'homme qui a causé vos malheurs sera puni. Vous serez vengée.

—Vengée! Et elle triomphant, cette vengeance me rendra-t-elle ma vie perdue, ma félicité détruite, tous les rêves d'avenir que je faisais, brillants et purs!

—Elle vous donnera toujours une réparation nécessaire à votre honneur entaché, elle donnera peut être un nom honoré, sinon honorable, à votre fils.

Et si je n'accepte pas cette humiliante réparation, si je préfère que mon fils ne fasse un nom, plutôt que de prendre celui du bourreau de sa mère!

—Vous serez libre, Lucile.....et à partir de ce jour-là, vous marcherez la tête plus haute, le cœur plus léger.

Lucile pleurait.

Les paroles de M. Lenoir calmaient en double l'endormissement, mais elles ne parvenaient pas à l'effacer, à la chasser complètement.

Elle reprit.

—Excuses moi, monsieur, je ne suis pas encore maîtresse de mes sensations, quand je me reporte au souvenir de l'horrible attentat qui a fait tout mon malheur.

—Votre douleur est si légitime, que je n'ai rien à excuser dans vos paroles.

Je me sens plus forte maintenant. Parlez, mais sur, je vous écoute.

—Chère enfant, votre protecteur inconnu veille sur vous de loin, comme il veillerait de près. Voici la mission dont il m'a chargé.

—Parlez.

—Tout d'abord, persuadez vous le bien, vous êtes tout à fait libre de refuser ou d'accepter les propositions que je viens vous faire en son nom.

—Je les accepte d'avance.

—Votre situation demeurera la même. On ne désire qu'une seule chose.

—Laquelle?

—Vous voir heureuse. On ne impose rien.

—Cher monsieur Lenoir! lui en lui saisissant la main et en la serrant avec affection.

Elle resta silencieuse quelque minutes, se penchant sur le lit de son fils, elle l'embrassa tendrement.

—Continuez, dit-elle. De quoi s'agit-il?

—Je vais vous rapporter les propres paroles de celui qui s'intéresse tant à vous. Notez le bien, Lucile, c'est un ami que ces paroles ont été adressées; je ne connaît qu'un écho fidèle. Ecoutez moi comme si vous entendiez votre sauveur lui même.

Lucile lui prêtait une attention religieuse.

—Lucille Gautier, m'a t-on dit, est une enfant des grèves bretonnes. Élevée sur les bords de l'Océan armoricain, en vue des rochers de Belle-Isle à contempler les grands horizons. Elle a plus tendre enfance, elle respirait les âcres senteurs, les rudes saveurs de la mer. C'est ce qui le mine, ce qui la tuera, si l'on ne rendant rapidement à cette nostalgie du Finistère.

La jeune femme suivait avec stupéfaction la parole claire de M. Lenoir.

Sa douce vie lui apparaissait subitement; elle se revoyait enfant, courant dans le sable mouillé; jeune fille, aidant les pêcheurs par les grèves. Elle voyait défiler devant ses yeux ses jours par les mêmes